

8 1/2 Women

Stérilité baroque

8 Femmes et demie, Grande-Bretagne / Pays-Bas / Allemagne /
Luxembourg, 1999, 120 minutes

Dominique Pellerin

Number 208, May–August 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59249ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, D. (2000). Review of [8 1/2 Women : stérilité baroque / *8 Femmes et demie*, Grande-Bretagne / Pays-Bas / Allemagne / Luxembourg, 1999, 120 minutes]. *Séquences*, (208), 48–49.

les clés de l'énigme et ne cherchait à travers Corso qu'à obtenir une confirmation de ses soupçons ? Difficile à dire vraiment, d'autant plus qu'il semble que Balkan aurait fort bien pu récupérer les deux autres volumes par la force (comme il le fait d'ailleurs après chacun des passages de Corso), sans avoir eu besoin de s'embarasser de l'emcombrant bouquiniste. De plus, le refus systématique de Balkan de répondre aux questions de plus en plus insistantes de Corso devient particulièrement frustrant et ne sera jamais complètement élucidé. Il en va de même pour l'étrange personnage de la sulfureuse jeune femme, interprétée avec juste ce qu'il faut d'énigmatique et ténébreuse innocence par Emmanuelle Seigner, dont les apparitions toujours parfaitement calculées sont pour le moins surprenantes. D'où vient-elle ? Qui est-elle ? Une sorcière, un ange ou une envoyée de Satan ? Peut-être le Diable en personne, comme le laisse entendre la scène finale...

À essayer de mener trop de pistes en même temps, le jeu s'embrouille et le film s'empêtre. **The Ninth Gate** aurait dû être un film incandescent, il n'est qu'un feu de braises. Reste les images sublimes de Darius Kondji, les décors magnifiques de Dean Tavoularis et une fort jolie scène d'amour devant un château en flammes.

Claire Valade

■ La Neuvième Porte

France/Espagne 1999, 133 minutes — Réal. : Roman Polanski — Scén. : Enrique Urbizu, John Brownjohn, Roman Polanski, d'après le roman *El Club Dumas*, d'Arturo Pérez-Reverte — Photo : Darius Khondji — Mont. : Hervé de Luze — Eff. spéc. : Jacquié Barnbrook, Renée Chamblin, Thomas Duval — Mus. : Wojciech Kilar — Son : Jean-Marie Blondel — Déc. : Dean Tavoularis, Gérard Viard — Cost. : Anthony Powell — Int. : Johnny Depp (Dean Corso), Frank Langella (Boris Balkan), Lena Olin (Liana Telfer), Emmanuelle Seigner (la jeune femme), Barbara Jefford (la baronne Kessler), Jack Taylor (Victor Fargas), José López Roderó (Pablo/Pedro Ceniza), James Russo (Bernie) — Prod. : Iñaki Núñez, Roman Polanski — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

8 1/2 WOMEN

Stérilité baroque

Depuis **The Draughtman's Contract** (1982) jusqu'à **The Pillow Book** (1996), l'œuvre de Peter Greenaway n'a cessé d'étonner, de passionner et de choquer, par son audace et sa singularité, ses récits insolites et sa beauté formelle, son intellectualisme et sa théâtralité. Toutefois, aucun de ses films n'avait encore déconcerté et déçu comme son dernier long métrage. En effet, de par l'artificialité de son intrigue, l'insignifiance de son propos, la prétention de ses dialogues, le caractère ostentatoire des références culturelles qui y

sont disséminées et, par conséquent, la stérilité de la recherche formelle dont il témoigne, **8 1/2 Women** tombe à plat, une déception d'autant plus appréciable pour une inconditionnelle de ce cinéaste.

8 1/2 Women baigne dans l'univers habituel de Peter Greenaway, un monde décadent, hanté par Éros et Thanatos, peuplé de personnages quasi irréels qu'animent leurs obsessions, généralement charnelles. Après la mort de sa mère, Storey Emmenthal, gérant des salles de jeux japonaises dont a hérité son père, Philip, un riche homme d'affaires genevois, transforme leur maison de famille de Genève en bordel privé et y initie son paternel à la lubricité.

Tableau statique d'archétypes féminins



Délaissant le principe de surcharge propre à ses dernières œuvres — la superposition d'images et d'écriture ou la juxtaposition d'images —, sinon pour quelques plans au début du film, mettant à contribution l'ingéniosité et le talent de Sacha Vierny et de Reinier van Brummelen (encore une fois il faut noter la somptuosité de la photographie et les superbes éclairages chez Greenaway), et de Wilbert Dorp et d'Emi Wada (dont il faut louer l'originalité et l'humour en matière de décors et de costumes, notamment dans les scènes se déroulant à l'hôpital), Greenaway compose une suite de tableaux baroques d'une grande beauté, où sont successivement mis en images un certain nombre d'archétypes féminins de l'imaginaire masculin, tels que véhiculés dans l'art occidental à travers l'histoire et, plus spécifiquement, au cinéma, chez Federico Fellini.

Mais là s'arrête le propos. Greenaway décline les fantaisies masculines (la mère et la putain, la geisha et la religieuse, la servante complaisante et l'adjoindue à lunettes dévouée, la femme vénale et la bestiale — cheval et cochon à l'appui —, sans oublier la cul-de-jatte, formalisme oblige) et accumule les références culturelles qu'elles supposent (Diderot et Sade, Rembrandt et Matisse, Godard et Buñuel, recours fréquents aux extraits de *8 1/2* de Fellini, etc.) sans pour autant pousser, renouveler ou interroger les tabous, ni remettre en question la représentation de la femme à l'écran. Alors que dans ses films les plus achevés (dans *The Pillow Book*, par exemple) le propos répondait exactement à la forme, l'histoire et les personnages semblent ici pliés aux visées formelles du réalisateur. L'élégante architecture que tente d'ériger Greenaway se désagrège à mesure qu'il la construit, attendu que rien ne la sous-tend ni ne la soutient, ses élégants tableaux n'arrivant qu'à figer les personnages de même qu'à paralyser la narration, dès lors exempt de tout ressort dramatique, si ce n'est de cette vague mais combien vaine intention de provoquer et d'émoustiller.

Réduites à poser dans une série de tableaux outrageusement statiques où leurs apparitions ne semblent jamais motivées et plus

qu'aléatoires (telle que l'arrivée inopinée et inexplicable de Giulietta, la demi-femme), des comédiennes au talent indiscutable ne peuvent que s'offrir à la caméra (de préférence nues), ébaucher tantôt un sourire, tantôt une moue, laisser échapper un rire et, à l'occasion, voler une réplique. Seuls les deux personnages masculins soulèvent un tant soit peu l'intérêt, ce qui est d'autant plus déplorable qu'à peine esquissés, Greenaway les laisse en plan afin de dresser son catalogue d'archétypes féminins. Le potentiel de l'intrigue résidait pourtant dans la relation trouble qu'entretiennent ces deux personnages narcissiques que pousse à la dépravation et à des comportements incestueux à peine voilés le deuil de Mme Emmenthal. Heureusement, des cadrages judicieux et d'adroits plans moyens où paraissent, tantôt face à face, quelquefois de dos, parfois de profil, mais toujours côte à côte, père et fils, suggèrent habilement la ressemblance — et la proximité — des deux hommes, à peine atténuée par les effets du temps, et, ainsi, sans doute celle de tous les hommes, d'où, peut-être, la prévalence des clichés féminins convoqués.

Ultimement, le dernier long métrage de Peter Greenaway ne supporte pas la comparaison avec celle du maître du baroque auquel il tente de rendre hommage. Non seulement il ne communique pas l'émoi qu'inspirent les femmes felliniennes, mais la prémisse du *8 1/2* de Fellini, l'impuissance émotive et créatrice d'un cinéaste, préfigure le sort du maître-d'œuvre de *8 1/2 Women*.

Dominique Pellerin

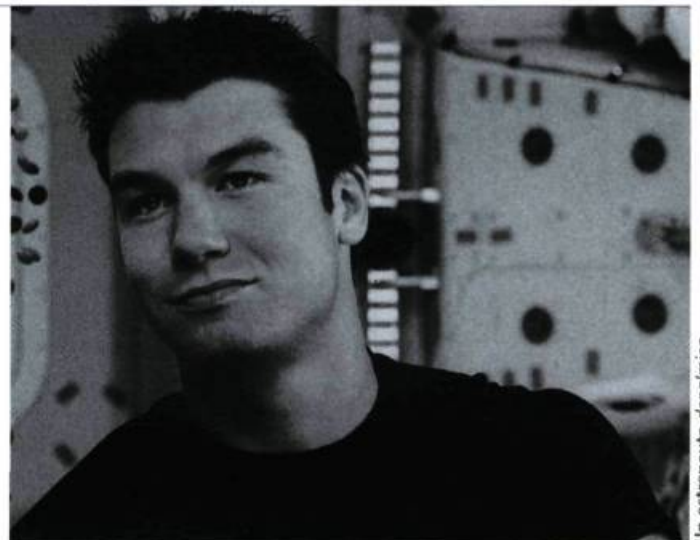
■ 8 Femmes et demie

Grande-Bretagne/Pays-Bas/Allemagne/Luxembourg 1999, 120 minutes — Réal. : Peter Greenaway — Scén. : Peter Greenaway — Photo : Sacha Vierny, Reinier van Brummelen — Mont. : Elmer Leupen — Son : Garth Marshall, Luuk Poels — Déc. : Wilbert Van Dorp, Emi Wada — Cost. : Emi Wada — Int. : John Standing (Philip Emmenthal), Matthew Delamere (Storey Emmenthal), Vivian Wu (Kito), Annie Shizuka Inoh (Simato), Toni Collette (Griselda), Kirina Mano (Mio), Barbara Sarafian (Clothilde), Natacha Amal (Giaconda), Amanda Plummer (Beryl), Polly Walker (Palmira), Manna Fujiwara (Giulietta/la demi-femme), Elizabeth Berrington (Celeste), Myriam Muller (Marianne) — Prod. : Kees Kasander — Dist. : Motion.

MISSION TO MARS

Les Incorruptibles sur Mars

Rarement l'expression *film de commande* n'aura été aussi appropriée ; à croire qu'elle a été inventée pour définir le nouveau produit de divertissement financé par la compagnie Disney et *mis en boîte* par Brian De Palma. Pourtant, jusqu'à maintenant, lorsque ce cinéaste surdoué acceptait un projet qu'il n'avait pas lui-même mis en chantier (il a écrit ou co-écrit la plupart de ses films), il parvenait toujours à tirer son épingle du jeu et à introduire dans l'entreprise des thèmes qui lui sont chers : voyeurisme et surveillance électronique, paranoïa urbaine et cynisme politique, discours post-moderne sur les genres et sur l'acte spectral, toutes des préoccupations que l'on retrouve dans *Scarface*, *The Untouchables* et *Mission: Impossible*.



Un astronaute de palmier